SIMPLE EXTRAIT DU LIVRE DE M. NECKER, SUR SON ADMINISTRATION

SIMPLE EXTRAIT

DU LIVRE

DE M. NECKER,

SUR SON ADMINISTRATION.

J'IGNORE ſi un grand nombre de bons citoyens ont partagé le ſentiment pénible que je reſſentois de l'ingratitude qu'on avoit témoignée à M. Necker ; mais je ſais que je ne m'étois refuſé à l'exprimer que par le reſpect même que ſon malheur me faiſoit éprouver ; je ne voulois pas qu'un hommage iſolé vînt interrompre un ſilence qui devenoit moins offenſant, en étant plus abſolu, parce qu'il avoit d'autant plus le caractere de l'injuſtice, je trouvois que la nation entiere, ou M. Necker lui-même, avoient ſeuls le droit de le troubler. M. Necker m'a ſatisfait ; je ne viens point ici pour juger ſon livre ſuivant les principes de l'ariſtocratie ou de la démocratie : lui-même s'eſt plus occupé de ſe relever du poids de l'ingratitude, que de diſcuter chaque décret

conſtitutionnel, & combattre ſans ceſſe entre l'amour de la liberté & la haîne des coupables moyens employés par quelques-uns de ſes défenſeurs. On voit tour à tour ces deux ſentimens s'emparer de ſon eſprit & de ſon cœur, & ne permettre à cette ame ſi vraie aucun mouvement d'approbation & de blâme qui ne ſoit ſuivi d'un regret ou d'une eſpérance. Mais ſi l'on pouvoit mettre en doute cette horreur du deſpotiſme & cet intérêt paternel, s'il eſt permis de le dire, qu'il montre à chaque inſtant pour cette nation qui lui a témoigné tant d'ingratitude, j'en appellerois à ſes actions, & je demanderois quel homme a autant ſervi la révolution que M. Necker. Allez apprendre des ariſtocrates ce que vous devez penſer de lui, & que du moins une fois la haîne inſtruiſe l'amour. On me dira que je prends dans l'ouvrage même de M. Necker la récapitulation de ſes ſervices : je pourrois en avoir la preuve ailleurs ; mais c'eſt là pour moi la plus irrécuſable. Je le dis hautement : je ne connois à perſonne autant de vertus qu'à M. Necker, je l'eſtime de toute la puiſſance de mon ame, & je n'ai pas un doute que ſi ce n'eſt pas là l'opinion exprimée de quelques-uns, c'eſt la conſcience de tous. Je ne parlerai que de ſon dernier miniſtere, quoique le premier appartienne bien plus à la nation qu'au roi.

1°. M. Necker a convoqué les états généraux, étant le ſeul homme qui, par ſon crédit & ſes talens en finances, pût ſe paſſer de leurs ſecours.

2°. M. Necker a voulu le doublement du tiers; il s'eſt ſeul chargé de cette grande reſponſabilité vis à vis de la cour & des puiſſans d'alors; & ſans le doublement du tiers, il n'y avoit pas de révolution.

3°. M. Necker, pendant près d'un an avant la création des aſſignats, a ſeul empeché la banqueroute.

4°. Pendant plus d'une année, par une activité & une generoſité ſans exemple, il a preſervé la France, & ſur tout Paris, des horreurs de la famine.

5°. Il nous a ſauvés de la guerre civile, en empêchant le roi de partir le 5 octobre.

6°. En le determinant à venir, le 5 fevrier, jurer la conſtitution au milieu de l'aſſemblée, il a decidé cette union du roi avec elle, que les ariſtocrates ne pardonneront jamais. Je laiſſe pluſieurs autres ſervices qui, diviſés, auroient merité & obtenu la reconnoiſſance de l'aſſemblée pour pluſieurs hommes differens. Il n'eſt pas un de ceux que je viens de retracer qui ne merite le nom de bienfaiteur de la patrie. Je ne rappellerai

point de même l'atroce indifférence dont ils ont été payés, mais je veux montrer avec quelle ame douce, quoique fiere, cet homme d'une nature angélique reſſent l'offenſe qu'il a reçue. Après avoir rappelé les motifs généreux qui lui faiſoient craindre la publicité d'un livre rouge, où les ſeules fautes de ſes predeceſſeurs, de ſes plus grands ennemis, étoient inſcrites, il ajoute : « Ce qu'il » y avoit de généreux de ma part dans cette con- » duite, les uns n'ont pas daigné l'apercevoir, » les autres m'en ont fait un reproche ; on di- » roit qu'il n'y a plus de place aujourd'hui » dans les cœurs, ſi ce n'eſt pour la haîne & pour » la vengeance. Ah ! le mien eſt fermé & le » ſera toujours à ces ſentimens que je n'ai point » connus, & que je ne veux point connoître. » J'éprouve en ce moment, dans toute ſon éten- » due, l'oppreſſion des injuſtices exercées contre » moi ; mais en les reſſentant péniblement, c'eſt » encore, je l'aſſure, d'une maniere douce & ſans » aucune eſpece d'aigreur.

» Quelquefois ſeulement, aux pieds de ces » montagnes où l'injuſtice des communes m'a » relégué, & dans les momens où j'entends les » vents furieux s'efforcer d'ébranler mon aſile, & » renverſer les arbres dont il eſt environné, il » m'arrive alors peut-être de dire comme le roi

» Léar : *Blow winos, rage blow i taxe not* » *you, you elements, of unkindneſs, i called* » *not you my children, never gave you king-* » *dom* (1).

» Il me ſembloit, en commençant cet ou- » vrage, que je le remplirois de mes reproches, » & que je les adreſſerois à la nation entiere ; » mais en me reſſouvenant des ſervices que je lui » ai rendus, je me ſuis rappelé de même les mar- » ques honorables de bienveillance que j'avois » recues d'elle en d'autres temps ; &, comme le » prophete, *après être venu ſur la montagne* » *pour maudire, je ne voulois y reſter que pour* » *bénir* ».

Ailleurs, s'attachant d'abord à ſon idée dominante, il dit : « Ah ! que la morale ſert à tout, » & que l'on eſt préſomptueux quand on croit » que l'eſprit eſt le meilleur des guides ! Les hom- » mes au milieu de leurs paſſions, les légiſlateurs » au milieu de leurs immenſes travaux, les inno- » vateurs au milieu de leurs bouillantes idées » ont beſoin de ſe rallier à un grand principe,

(1) Soufflez, vents impétueux, livrez-vous à votre fureur ; je ne vous accuſe point d'ingratitude ; vous ne me devez point votre exiſtence ; vous ne tenez point de moi votre empire.

» s'ils ne veulent pas être exposés à dévier sans
» cesse, s'ils ne veulent pas être conduits d'écarts
» en écarts. La morale, ainsi que je l'ai dit dans
» plusieurs de mes ouvrages, la morale est la sa-
» gesse des siecles, ceux qui la consultent, ceux
» qui la respectent, se rangent autour d'un fanal
» dont la brillante flamme est toujours entre-
» tenue, & guidés par cette lumiere, ils sont
» sûrs de trouver leur route au milieu du laby-
» rinthe des affaires, au milieu de tous les inté-
» rêts qui se croisent & qui se combattent.

« Il ne me seroit pas difficile d'appliquer ces
» réflexions à l'assemblée nationale, & de mon-
» trer comment, avec une morale plus vigou-
» reuse, elle eût évité ses principales erreurs. C'est
» par la liberté de ses principes qu'elle s'est tirée
» de beaucoup d'embarras, mais c'est par leur
» dépendance qu'elle les eût prévenus; & cepen-
» dant la morale des législateurs est la moins res-
» treinte de toutes, parce que, dans une infinité
» d'arrangemens civils, ils sont placés au dessus
» des regles; mais ils ne le sont jamais au dessus
» de la justice, au dessus de la reconnoissance,
» au dessus de la générosité envers les foibles, au
» dessus des devoirs qu'impose la confiance, au
» dessus de l'amour de l'ordre, au dessus du plus
» saint des respects pour la vie des hommes & la

» sûreté du citoyen, ni au deſſus enfin de tant » d'autres vertus primitives.

» Combien n'eût pas été plus grande auſſi la » conſidération de l'aſſemblée, ſi en méditant » ces réflexions, ſi en y conformant ſa conduite, » elle en eût impoſé par la hauteur de ſon carac- » tere & la ſtabilité de ſes principes ; car elle ſe » fût affranchie, par ce moyen, de ſes careſſes » continuelles à l'opinion, & n'eût pas inſenſi- » blement borné ſon attention à la connoître » promptement cette opinion, afin de prendre le » pas ſur elle, & d'ordonner à grand bruit ce » qu'elle vouloit ſourdement. L'aſſemblée eût alors » dirigé tous les eſprits ſans aucun effort, elle » eût paru comme ombragée par toutes les idées » de juſtice & de raiſon, &, placée ſous ce chêne » antique & ſacré dont les racines ſemblent tou- » cher à un autre monde, & dont toutes les » branches ſont nourries de la roſée du ciel, ſes » décrets, toujours aſſociés à l'eſprit de la mo- » rale, euſſent été reçus comme des paroles de » vie, & jamais elle n'eût penſé de ſe faire aſſiſter » de tant d'adjudans, indignes d'être les ſoutiens » des légiſlateurs de la France.

» Ici je ſens la néceſſité de m'arrêter un mo- » ment ſur moi-même. Je l'entends ; on me re- » prochera mon attachement obſtiné aux prin-

» clipes de la juſtice, & on eſſayera de le dépri-
» mer, en y donnant de nouveau le nom de
» *pitié ariſtocratique*. Je ſais mieux que vous
» de quelle ſorte eſt la mienne. C'eſt pour vous
» les premiers que je l'ai connu ce ſentiment d'in-
» térêt; mais alors vous étiez ſans union & ſans
» force; c'eſt pour vous les premiers que j'ai
» combattu; & dans le temps où je me plaignois
» ſi fortement de l'indifference qu'on vous témoi-
» gnoit; lorſque je parlois des égards qui vous
» étoient dus; lorſque je montrois une inquiétude
» continuelle ſur le ſort du peuple, c'étoit auſſi
» par des jeux de mots qu'on cherchoit à ridicu-
» liſer mes ſentimens. Je voudrois bien aimer
» d'autres que vous, lorſque vous m'abandonnez;
» je voudrois bien le pouvoir, mais je n'ai pas
» cette conſolation. Vos ennemis & les miens ont
» mis entre eux & moi une barriere que je ne
» chercherai jamais à rompre; ils doivent me
» haïr toujours, puiſqu'ils m'ont rendu reſpon-
» ſable de leurs propres fautes. Ce n'eſt pas moi
» cependant qui les ai encouragés à jouir ſans me-
» ſure de leur ancienne puiſſance; ce n'eſt pas
» moi qui les ai rendus inflexibles, lorſqu'il fal-
» loit commencer à traiter avec la fortune. Ah!
» s'ils n'étoient pas malheureux, s'ils n'étoient
» pas dans l'oppreſſion, combien de reproches

» n'aurois-je pas à leur faire ! Auſſi quand je les » défends encore dans leurs droits & leurs pro- » priétés, ils ne croiront pas, je l'eſpere, que je » ſonge un inſtant à les regagner. Je ne veux » aujourd'hui ni d'eux ni de perſonne; c'eſt de » mes ſouvenirs & de mes penſees que je cherche » à vivre & à mourir, & quand je fixe mon at- » tention ſur la pureté des ſentimens qui m'ont » guidé, je ne trouve nulle part une aſſociation » qui me convienne; & dans le beſoin cependant » que toute ame ſenſible en éprouve, je la forme » cette aſſociation; je la forme en eſpérance avec » les hommes honnêtes de tous les pays, avec » ceux, en ſi petit nombre, dont la premiere paſ- » ſion eſt l'amour du bien, c'eſt à eux ſeuls que je » demande quelque affection, & c'eſt à eux ſeuls » que je veux m'unir ».

Je ne rappelle point le récit déchirant que M. Necker fait lui-même des circonſtances de ſon départ. Je conſens à la douleur, mais je ſouffre trop de la honte, & ces ſouvenirs doivent en accabler un françois. M. Necker parle des inconvéniens attachés au beſoin de captiver l'opinion dans toutes ces fluctuations.

« Je me ſuis toujours défendu, dit-il, de ces » impreſſions vacillantes. L'unique ſoumiſſion que » j'ai eue, c'eſt peut-être pour la voix publique,

» pour ce retentiſſement qui reſſemble au bruit
» de la gloire ; mais ce n'eſt point en eſclave
» que j'ai ſuivi ce culte. Toute dépendance ab-
» ſolue eût offenſé mon cœur & bleſſé ma fierté.
» Le ſeul autel que j'ai dreſſé, c'eſt à l'honneur
» & à la morale ; celui-là, jamais je ne l'ai
» quitté, ni au milieu des rayons de la majeſté
» royale ni au milieu des violences & des cris
» menaçans de l'autorité populaire. Ah ! ſi près
» de cet autel il y eût eu plus de foible, ſi ſeule-
» ment tous ceux de ma croyance avoient voulu
» l'environner, la raiſon, cette céleſte flamme,
» auroit eu plus d'empire : mais le découragement
» les a ſaiſis, & ils ſont devenus indifférens à leurs
» opinions & à leurs amis. On diroit que le mou-
» vement & la vie ont paſſé en entier à l'eſprit
» de parti, & qu'ailleurs il n'en reſte plus, ni
» pour animer les ſentimens honnêtes & géné-
» reux, ni pour faire honte aux ingrats. On doit
» donc me pardonner d'avoir voulu retracer les
» principales circonſtances de mon adminiſtra-
» tion. Un jour, en des momens plus calmes,
» quelques ſouvenirs, quelques diſpoſitions de
» bonté s'y reprendront peut être, & ce ſera ma
» ſeule récompenſe. Ah ! quelle juſtice eût été
» moins onéreuſe que celle dont j'euſſe été ſatis-
» fait, que celle due à un homme dont tous les

» vœux ſe bornoient à recevoir un peu d'affec-
» tion en retour de tant de ſervices, en retour
» au moins de cette profuſion de ſentimens dont
» il avoit donné des preuves ſi réelles. Rejeté donc
» de mes eſpérances, déchu de ma légitime at-
» tente, je me recueillerai dans mes propres pen-
» ſées, & là je retrouverai celle qui m'a ſi long-
» temps diſtrait de moi-même, & qui peut m'en
» diſtraire encore, l'occupation de la France,
» l'intérêt à ſa ſituation, l'inquiétude ſur ſa deſti-
» née. Je voudrois en vain m'affranchir de tous
» les liens qui m'uniſſent à ſon bonheur & à ſa
» gloire. Je réfléchis ſans ceſſe à une nation que
» j'ai tant aimée, & quand elle m'oublie, quand
» elle me dit, comme Horace, *je ne te connois*
» *plus*; j'ai preſente à mon cœur cette douce
» réponſe de ſon frere: *Je te connois encore,*
» *& c'eſt ce qui me tue.* »

Ah! lorſqu'on éprouve en liſant ces paſſages une émotion ſi profonde, on ſe demande comment il eſt poſſible, comment il eſt dans l'ordre des événemens, même les plus extraordinaires, qu'un tel homme ait été l'objet d'une ſemblable ingratitude, on ne ſe l'explique pas, mais on ne peut s'en rendre compte que par le portrait même que M. Necker fait de lui, on y verra toutes les vertus qu'à peine on honore dans un temps de calme,

la modération dans les idées, que la méditation fait à peine adopter, la juſtice à peine reſpectée dans le ſilence & le déſintéreſſement des paſſions, mais on n'y trouve aucun des défauts nommés *qualités révolutionnaires*, il a tous les talens qui font éviter les malheurs, tous ceux même qui les réparent. Mais quand, au fort de la tempête, on a voulu jeter à la mer une partie de l'équipage, ce n'étoit pas lui qu'il falloit conſulter. Il ſe peint auſſi, dans pluſieurs morceaux de ſon livre, ſoit comme le miniſtre du roi, ſoit comme celui du peuple.

« Le reproche qu'on répete le plus, ſe rap-
» porte à l'indifférence affectée que j'ai montrée
» pour les moyens de corruption, moyens, dit-
» on, pratiqués dans tous les pays avec les aſſem-
» blées politiques; & en ſuivant cette idée, les
» perſonnes qui me traitent le mieux, tournent
» en ridicule mes principes de morale. C'eſt avec
» de pareils principes, s'il faut les en croire,
» c'eſt avec une ſi fauſſe délicateſſe que j'ai tout
» perdu, & le plus artificieux des Machiavels
» eût beaucoup mieux ſervi le roi & l'état.

» Je ne déguiſe point l'objection, & je mets
» au nombre des ſingularités du temps préſent,
» d'être obligé d'y répondre. Le vil marché des
» ſuffrages, la ſubornation des conſcience, les
» paiement des opinions menſongeres, ces idées

» qu'en d'autres momens on eût rejetées comme
» honteuſes, il faut s'excuſer aujourd'hui de ne
» les avoir pas eues, & de n'y avoir pas obéi.
» Quel reproche on me fait ! Eſt ce à notre
» âge, eſt-ce à moi que le déshonneur en appar-
», tient ? Il ne me ſera pas difficile, je le crois, de
» me défendre avec les raiſonnemens & les armes
» de ces mêmes Machiavels qu'on regrette. Mais
» avant de m'en ſervir, avant de m'y déterminer,
» avant de pouvoir le faire ſans rougir, je dois com-
» mencer à dire, qu'ayant manifeſté au roi de très-
» bonne heure ma répugnance perſonnelle pour les
» moyens de corruption, je remplis, par cet aveu
» & par cette profeſſion ouverte de mes ſenti-
» mens, toute l'étendue de mes obligations en-
» vers le monarque, car il eût pu, dès cet inſtant,
» appeler un autre miniſtre dans ſon conſeil, &
» ſuivre à cet égard l'exemple de tous les princes,
» qui changent de ſerviteurs, lorſque ceux dont
» ils ont fait choix, ſoit par le genre de leur
» eſprit, ſoit par leurs principes, ne conviennent
» plus aux circonſtances; & le roi lui-même ſe
» conduiſit ainſi le 11 juillet.

» Je m'étois expliqué avec ſa majeſté de la ma-
» niere la plus claire & la plus poſitive ſur les
» avantages & les déſavantages de mon carac-
» tere, & lors d'une conférence qui ſe tint dans

» le cabinet de ſa majeſté vers l'époque de la
» convocation des états généraux, & où les
» principaux miniſtres aſſiſterent, je me ſouviens
» d'avoir été conduit, par le mouvement de la
» diſcuſſion, à dire devant le roi, qu'auſſi long-
» temps qu'un eſprit ſage, un caractere honnête, une
» ame elevée pourroient influer ſur l'opinion, je
» ſerois peut-être un miniſtre auſſi propre à ſervir
» l'état que perſonne; mais que ſi jamais le cours
» des evénemens exigeoit un Mazarin ou un Ri-
» chelieu (ce furent mes propres expreſſions),
» dès ce moment-là je ne conviendrois plus aux
» affaires publiques: & en effet, les hommes ont
» chacun leur nature, & plus cette nature eſt
» fortement appropriée à de certaines circonſ-
» tances, moins elle eſt applicable à toutes in-
» diſtinctement. On n'eſt bien dans les grandes
» choſes que d'une ſeule maniere, car tous les
» commencemens de qualités, toutes ces ſuper-
» ficies dont on a tant qu'on veut avec de l'eſprit,
» ne compoſent un aſſortiment d'uſage que pour
» les mouvemens légers de la ſociété, ou pour
» les relations communes de la vie Que l'on me
» place au milieu d'hommes encore ſuſceptibles
» de raiſon & de ſenſibilité, je ferai, je le crois,
» quelque impreſſion ſur eux, & peut être je mé-
» riterai d'être choiſi pour un de leurs guides;

» mais s'il faut les tromper, s'il faut les corrompre,
» ou bien s'il faut les environner de chaînes, s'il
» faut impoſer ſur leurs têtes un joug d'airain,
» je ne ſais plus l'homme d'un tel miniſtere; il
» faut alors chercher un Mazarin, trouver un
» Richelieu.

Il continue plus loin: « Il falloit, dira t on,
» en ſe refuſant aux moyens de corruption, ou
» en les croyant impraticables, chercher du
» moins à en impoſer au nom du roi; il falloit
» montrer plus d'energie; il falloir, dès les pre-
» miers troubles qui ſe ſont manifeſtés, en ar-
» rêter les progrès par les meſures les plus vigou-
» reuſes, & courir hardiment la chance de tous
» les événemens poſſibles.

» Mais s'eſt-on bien trouvé d'un ſyſtême de
» ce genre au mois de juillet 1789? Et depuis
» cette époque, avec la defection des troupes
» & l'armement genéral du royaume, la chance
» étoit elle devenue plus favorable?

» Il me ſemble qu'on eût pu demander à ceux
» qui ſe ſont toujours montrés partiſans des ré-
» ſolutions extrêmes, & qui ne redoutoient pas
» même les malheurs de la guerre civile; il me
» ſemble qu'on eût pu leur demander de vou-
» loir bien accompagner leurs reproches & leurs
» conſeils d'un plan de campagne approprié

» du moins à l'une des circonſtances dans leſ-
» quelles le roi s'eſt trouvé. Ce ne ſeroit pas trop
» exiger de ceux qui parlent avec dédain des diſ-
» poſitions de ſageſſe & de prudence adoptées
» par le gouvernement, & qui regrettent, mais
» toujours d'une maniere générale, les partis
» de force & de rigueur. La diſcuſſion ſur les
» affaires publiques deviendroit purement idéale
» & ſcolaſtique, ſi on la ſéparoit de l'apprécia-
» tion des moyens d'exécution; & c'eſt ainſi mal-
» heureuſement qu'au bout d'un certain temps
» il ne reſte ſouvent d'une queſtion politique que
» ſa théorie, & le jugement qu'on en porte n'a
» plus d'application aux choſes réelles.

» On dira peut-être qu'avant la révolution du
» mois de juillet 1789, & avant le temps où la
» marche de l'autorité royale a été circonſcrite,
» & par les circonſtances, & par les décrets lé-
» giſlatifs, il y avoit eu déjà des inſurrections,
» & qu'alors un grand exemple en auroit im-
» poſé, mais on ne peut en citer que deux re-
» marquables, l'une à Paris, dans le fauxbourg
» Saint-Antoine, & qui fut arrêtée avec célé-
» rité par le déploiement de la force militaire;
» l'autre à Marſeille, & celle-là n'étoit point
» une effervescence du moment; elle fut ſou-
» tenue par la majeure partie des citoyens, elle

tenoit

» tencit à l'eſprit du temps, & je crois qu'on
» auroit riſque beaucoup en uſant inconſidéré-
» ment des moyens de violence, & en les pré-
» férant à la marche meſurée qui rétablit le
» calme ſans effuſion de ſang. La chance d'un
» bouleverſement dans une ville auſſi peuplée,
» auſſi riche, auſſi commerçante que celle de
» Marſeille, dans une ville encore ou les vapeurs
» meurtrieres du levant ſont arrêtées, où la
» peſte eſt tenue comme priſonniere, dans une
» ville qui ſert ainſi de ſauve-garde à tout le
» royaume; une telle chance préſente à l'imagi-
» nation un danger ſi grand, ſi terrible, qu'il faut
» bénir encore, avec tous les honnêtes citoyens
» de Marſeille, les ſages diſpoſitions qui l'ont
» écartée, & ſous le poids des plus triſtes penſées,
» j'ai le droit cependant de faire apercevoir que
» dans le cours inoui des événemens les plus inat-
» tendus, & au milieu des défiances & des agita-
» tions qui les ont précédés, ſuivis, accompagnés,
» & à travers enfin tant d'otages, c'eſt la prudence,
» la modération du gouvernement, c'eſt la cir-
» conſpection de ſa marche, qui ont prévenu
» peut-être la ſubverſion du royaume.

» Enfin, & j'ai déjà mis ſur la voie de cette
» idée, j'avois vu de bonne heure les imagina-
» tions emportées par toutes ſortes de projets,

» j'avois conçu de la défiance pour un pouvoir
» inconnu, qui, en maîtrisant toutes les opinions,
» enveloppoit d'un nuage ſa marche & ſes der-
» niers deſſeins, & je fus amené à penſer que
» l'attachement de la nation à la perſonne du
» roi, ce ſentiment ſi precieux dans tous les
» temps, pouvoit encore devenir l'appui de la
» royauté; guidé par une réflexion dont l'appli-
» cation ſans doute me paroiſſoit à moi-même
» infiniment incertaine, mais dont la gravité
» fixoit mon attention, je mis un nouvel intérêt
» aux menagemens & aux actes de modéra-
» tion propres à conſerver au roi l'affection de
» ſes peuples.

» C'eſt, comme je l'ai dit, pour répondre aux
» reproches de tous les partis, que je me ſuis
» arrêté à développer les inconvéniens attachés
» aux moyens de corruption & à l'uſage incon-
» ſidéré de la force. On me demandera peut être
» pourquoi je n'ai pas mis au moins plus de
» ſuite à gagner par des ſoins & par des ma-
» nieres les hommes les plus en crédit dans les
» communes ?

» Je n'ai jamais manqué à aucun des égards
» qu'ils avoient droit d'attendre, & je les ai pre-
» venus par tous les genres d'attention & de po-
» liteſſe que la multitude de mes occupations

» me permettoit, mais il eût fallu dépoſer toute
» eſpece de fierté, pour ſe plier ſans réſerve à leur
» joug & à ſes formes. Pluſieurs ont montré de
» bonne heure qu'ils aimoient par-deſſus tout
» le commandement & le ton d'autorité ; rien
» de ce qui étoit accordé ne leur convenoit, rien
» de ce qui étoit volontaire de la part du gouver-
» nement ne s'allioit à leurs vues, ils vouloient
» enlever les choſes données, & conquérir les
» biens obtenus : la ſenſibilité, la reconnoiſ-
» ſance, & toutes les affections douces, ou leur
» étoient étrangeres, ou leur paroiſſoient indi-
» gnes d'une grande politique ; & comme j'ai
» toujours eu l'ame ouverte à ces émotions,
» nous ne pouvions guere aller enſemble.

» Je ne ſais dans lequel de mes diſcours à l'aſſem-
» blée nationale ma voix ſe reſſentit un moment
» de l'oppreſſion de mon ame. *Ah ! il eſt ſen-*
» *ſible*, dit alors un des députés les plus mar-
» quans dans le parti, *il n'eſt donc pas homme*
» *d'état !* Quel axiome, en le conſiderant d'une
» maniere générale ! Il ſeroit plus juſte de dire
» qu'en adminiſtration comme dans toutes les
» affaires publiques, la ſéchereſſe du cœur amene
» ou entretient la ſtérilité des idées ; c'eſt un
» ſens du moins qui manque à l'eſprit, & c'eſt
» le plus pénétrant, le plus ſecourable de tous.

» Il eſt encore un point ſur lequel je ne pou-
» vois m'accorder avec ces Meſſieurs, ils ont
» trop montré que pour arriver à un but, les
» moyens leur étoient indifferens, & moi je
» crois qu'à un terme digne de nos ſouhaits, il
» eſt toujours un chemin honorable qui y con-
» duit, & que, fût-il plus long, il faut le pré-
» férer, car des nos premiers pas on ſe fait une
» idée de nos vues, & dans aucune entrepriſe
» rien ne reçoit ſon complement ſans l'accom-
» pagnement de ce beau moral qui attire le reſ-
» pect & la confiance. Auſſi de quelle force,
» de quelle violence n'a-t-on pas eu beſoin dans
» la marche qu'on a ſuivie! Quel odieux, quel
» abominable uſage n'a-t-on pas été obligé de
» faire de la terreur & de l'epouvante! Sur-tout
» à quelle eſpece d'hommes n'a-t-on pas été con-
» traint de s'unir! & de quels ſpectres, de quels
» fantômes hideux n'a-t-on pas environné le
» berceau de la liberté, ce berceau que les
» mains paternelles du meilleur des rois avoient
» préparé avec une affection ſi généreuſe.

» Hélas! avec tant d'avantages, il n'eût fallu
» peut-être que des vertus pour achever l'en-
» trepriſe! Quels moyens on a préférés! tandis
» qu'avec un peu de retenue dans ſes ſyſtêmes,
» avec un peu d'égards envers les opprimés,

» avec un peu de ménagement pour les anciennes
» opinions, ſur-tout avec un peu d'amour &
» de bonté, c'eſt par des liens de ſoie qu'on
» eût conduit au bonheur toute la France. J'ai
» vu toujours une confédération entre la force
» & l'habileté, jamais entre les hautes penſées
» & les généreux ſentimens, voilà pourquoi je
» n'ai pu m'unir de goût, de rapport, & d'in-
» clination avec les chefs du parti populaire;
» & comme bientôt il eſt entré dans leur poli-
» tique de m'attaquer de toutes leurs armes, &
» le nombre en eſt grand, je n'aurois pu ſans
» aviliſſement chercher d'aucune maniere à les
» ramener à moi; & peut-être que pour cer-
» tains caracteres c'eſt un hommage de plus à la
» liberté, une preuve d'amour conſtant, que
» d'y reſter également fidele, nonobſtant la ru-
» deſſe & l'âpreté des manieres de ſes nouveaux
» chevaliers. Mais quand je parle ici des prin-
» cipaux conducteurs de l'aſſemblée nationale,
» je crois devoir rendre un temoignage public
» à ce grand nombre de députés dont les ſen-
» timens civiques ſont accompagnés des qualités
» morales les plus eſtimables; il ne leur a man-
» que peut-être qu'une voix plus ſonore ou une
» confiance plus grande dans leurs intentions
» & dans leurs moyens. C'eſt avec eux que je

» me ſerois accordé, c'eſt avec eux que j'aurois » aſſuré le bonheur & la liberté ſans les ſecouſſes » & les déſordres de l'anarchie, & ſur-tout ſans » aucun appareil de férocité, ſans clameurs de » haro, ſans torches incendiaires, ſans haches, » & ſans coupe-têtes ».

Enfin on retrouve ſur-tout les ſentimens de M. Necker dans ſes réflexions ſur la déclararion des droits faite en Amerique. J'aurois voulu du moins, dit il, qu'en prenant pour modele la déclaration des droits des américains, on eût conſervé cette belle profeſſion de foi.

« Article 17. *Aucun peuple ne peut conſer-* » *ver un gouvernement libre & heureux, ſans* » *être attaché par des liens fermes & conſ-* » *tans aux regles de la juſtice, de la modé-* » *ration, de l'économie, de la tempérance, &* » *de la vertu, & ſans recourir fréquemment à* » *ces principes fondamentaux* ».

» Ah! tout étoit compris dans ces mémorables » paroles, & les devoirs du peuple, & les de- » voirs du légiſlateur. Voilà ce qu'il falloit avoir » préſent à ſa penſee ; voilà ce qu'il falloit nous » dire & nous redire : la *juſtice*, la *modération*, » la *vertu*. Oui, ces principes ſont néceſſaires » pour rendre un gouvernement libre & heureux, » & il n'eſt aucun de nos regrets, aucun de nos

» reproches qui ne puſſent ſe rapporter à l'oubli
» d'une vérité ſi utile & ſi générale. Il eût fallu
» la graver ſur les murs de la ſalle où les députés
» de la France ſont réunis ; elle eût été pour eux
» un avertiſſement continuel & une leçon ſalu-
» taire ; elle eût ſervi du moins à bien entendre,
» à bien interpréter, à bien circonſcrire la pre-
» miere maxime de notre déclaration des droits.
» Les mots d'égalité & de liberté ſont beauré
» par-tout ; il n'eſt aucun philoſophe, aucun
» écrivain qui ne s'en ſoit ſervi avec ſuccès ; mais
» la juſte meſure des idées que ces mots repré-
» ſentent, leur exacte application, leur aſſorti-
» ment régulier aux circonſtances d'un pays & au
» caractere de ſes habitans, leur ſage combinai-
» ſon avec les foibleſſes & les paſſions inhérentes
» à l'humanité, & leur accord ſur-tout avec les
» préceptes de la morale, voilà l'œuvre difficile,
» voilà celle qui peut honorer des légiſlateurs.
» Il ne faut que de l'abandon, pour porter les idées
» à leur extrême ; & dans toutes les ſciences
» c'eſt la marche ordinaire des adoleſcens ; mais
» la force d'arrêt, la plus rare & la plus pénible
» de toutes, n'appartient qu'à la vigueur de l'âge.
» Il faut laiſſer faire au temps qui entend tout
» cela mieux que les hommes d'un jour ; c'eſt
» lui qui ſe charge de rectifier ce qu'ils ont arrangé

» dans la ferveur de leur noviciat ; mais il eſt » permis de plaindre la génération qui doit leur » ſervir de premiere étude ».

Quel touchant morceau que celui-ci, qui ſemble le réſultat de toutes les réflexions qu'il a exprimées dans ſon livre, & que ſon livre lui a ſuggerées.

» Ah ! je le ſens bien, je ne ſuis plus de ce » monde ; la modération eſt proſcrite de toutes » parts, & l'on ne peut plus ſe montrer que ſous un » drapeau ; on veut trouver par tout une cocarde » ou un panache, tout le reſte paroît fugitif ; & ces » marques diſtinctives de parti, on veut encore » qu'elles ſoient portées par le miniſtre du roi. » Les uns lui demandent de s'occuper uniquement » de l'autorité royale, les autres de ſe ſervir de » la confiance qui lui eſt accordée par le monar- » que, pour dépouiller le trône de ſes dernieres » pompes, & les amis de la raiſon ſont ſi froids, » ſont ſi calmes, qu'ils n'oſent marquer une route » au milieu des exagérations de tout genre, déjà » même on ne ſe connoît plus à la marche de la » ſageſſe & de la vertu ; cette marche qui décrit » toujours un cercle autour d'un point fixe, doit » paroître vacillante aux hommes de parti, parce » qu'ils ne ſont pas toujours placés au même de- » gré ſur le méridien de leurs paſſions, mais

» tandis que ces paſſions ont eſſuyé pluſieurs fois
» des révolutions, & en éprouveront encore,
» l'homme gouverné par un principe de morale
» ſe trouve aujourd'hui tel qu'il fut en d'autres
» temps, & tel que l'avenir le verra C'eſt donc
» parce que je n'avois point changé qu'on m'a
» préféré les derniers venus, & qu'on les a trouvés
» les ſeuls véritables amis de la liberté. Cepen-
» dant, je puis le demander, lorſque *ſeul* à la
» cour, ſans appui, ſans compagnon, ſans mo-
» dele, au milieu de la guerre, en ces temps mal-
» heureux où les républicains eux-mêmes élevent
» pour un temps un pouvoir arbitraire; lorſque
» *ſeul* en de pareilles circonſtances, j'ai profeſſé
» le premier les ſentimens généreux d'une liberté
» raiſonnable, lorſque je faiſois entendre un lan-
» gage inconnu juſqu'alors, lorſque *ſeul* je réſiſ-
» tois aux grands; lorſque *ſeul* encore je prenois
» en main la cauſe du peuple, je puis le deman-
» der, que faiſoient alors la plupart de ceux qui,
» dans ce moment, proclament à ſi haute voix
» leurs vertus civiques? Il faut le dire, je les ai
» vus courbés ſous les pas des miniſtres ou des
» premiers commis en faveur, je les ai vus s'hu-
» milier volontairement devant le pouvoir, &
» s'occuper avec une moelleuſe adreſſe du ſoin
» de lui plaire & de le flatter; je les ai vus ſervir

» & ſeconder baſſement tous les genres de deſ-
» potiſme, je les ai vus enfin, ſe glorifiant de leurs
» livrées, donner dédaigneuſement le nom d'eſprit
» exalté à celui qu'ils trouvent aujourd'hui trop
» en arriere de leurs paſſions ou de leurs ſenti-
» mens compoſés.

» Quelle a été la conduite de ce même mi-
» niſtre qui, après avoir ſervi la liberté dans le
» cours de ſa premiere adminiſtration, & après
» l'avoir avancée d'une maniere ſi remarquable
» dans ſon rapport au conſeil du 27 décembre
» 1788, l'avoit encore ſecondée par les diffé-
» rentes diſpoſitions eſſentielles dont il a rendu
» compte? Certes, il lui étoit aiſé, avec tous
» les titres qu'il avoit acquis & avec tant d'avances
» par-deſſus les autres, de conſerver les triom-
» phes de la popularité : il avoit fait le plus diffi-
» cile, quand il avoit lutté contre les puiſſans,
» & quand il avoit ſi long temps combattu pour
» le peuple & pour ſes droits; mais il n'a pas
» voulu de l'éclat qu'il falloit acheter par l'eſcla-
» vage de la penſée ou par l'abaiſſement de ſon
» caractere, & laiſſant aux autres le ſoin de ré-
» parer, par l'exagération de leurs opinions, le
» long retardement de leurs généreux principes,
» il eſt demeuré conſtamment ſur ſa ligne, & il
» a mieux aimé reſter ſeul au milieu de tous,

» que de déſobéir à ſa raiſon & à ſa conſcience, en
» s'uniſſant ſans réſerve à tous les ſentimens &
» à toutes les opinions du parti triomphant. C'eſt
» par cette conduite, courageuſe peut-être,
» mais du moins eſtimable, qu'il s'eſt trouvé
» pareil à celui qui avoit préparé la liberté pu-
» blique, & qui l'avoit accélérée par tous les
» moyens dont la raiſon, l'honneur, & le devoir
» avoient permis de faire uſage. Loin donc d'a-
» voir changé, il s'eſt vu le même, & lorſque, pour
» défendre la cauſe des communes, de cette claſſe
» de citoyens trop oubliée, il s'expoſoit à tant de
» haînes, & lorſqu'il ſe ſoumettoit à leur diſ-
» grace, plutôt que d'être infidele à ſa morale
» & à ſes principes. Sans doute ce ſecond ſacri-
» fice a été le plus grand, j'y ai joué le reſte
» de mon bien, celui qui m'étoit demeuré
» d'une longue ſuite de travaux & de dévoue-
» ment, celui que j'avois ſauvé des mains des
» méchans, celui qui m'étoit ſi cher, cette affec-
» tion, cette bienveillance du peuple, qui m'avoit
» ſi long-temps conſolé de mes peines. Il falloit
» bien qu'on le trompât ce peuple à mon égard,
» comme on l'avoit trompé ſur tant d'autres
» choſes. J'ai vu paſſer ſa faveur à ceux qui ne
» l'aimoient que d'hier, à ceux que j'avois aper-
» çus dans la foule de ſes oppreſſeurs, à ceux

» qui ont médit du gouvernement, après avoir » demandé leur part aux abus, & après l'avoir » obtenue ».

Si ce petit nombre de pages qu'il m'en a tant coûté de ſeparer des autres, peint les ſentimens de M. Necker, ſon ſyſtême en adminiſtration eſt encore plus particulierement exprimé par ces deux paſſages.

« Je m'étois auſſi rapproché des méditations » qui doivent occuper un homme d'état, lorſqu'en » 1775 je diſcutai les principes applicables à la » légiſlation & au commerce des grains. On étoit » alors dans la ferveur de la liberté la plus par- » faite, l'on avoit étendu ce ſyſtême à l'exporta- » tion, ſans la ſoumettre ni à aucune regle, ni » à aucune meſure; & le royaume commençoit » à s'alarmer des conſéquences funeſtes qui pou- » voient en réſulter: mais les philoſophes du » temps mépriſoient l'expérience, & ne vouloient » avoir affaire qu'aux raiſonnemens. Mon ouvrage » tempéra leurs idées exagérées, en y oppoſant » des réflexions d'une origine encore plus haute » que les aperçus généraux des économiſtes; & » depuis cette époque, ce n'eſt plus avec une » ſupériorité dédaigneuſe pour les connoiſſances » pratiques & les idées de tradition, qu'on s'eſt » permis de diſcuter la grande queſtion du com-

» merce des graine, on a pu diſputer de pair à pair
» ſur cette liberté, & ſur les limites dont elle eſt
» ſuſceptible; & je crois que dans une des con-
» troverſes les plus délicates, c'en eſt fait pour
» toujours de l'empire abſolu de la théorie; ce
» fut la premiere inſurrection heureuſe contre
» ce regne philoſophique, dont nous avons
» éprouvé la domination ſous tant de formes dif-
» férentes, & je rendis en même temps un ſer-
» vice eſſentiel à la France, à un royaume expoſé
» ſi ſouvent à de grands malheurs par une ſeule
» aonée de mépriſe ſur les principes du gouver-
» nement qui touchent de plus près au ſort du
» peuple & à la tranquillité publique ».

Et cette note où, condamnant l'aſſemblée d'avoir accepté le don des exécuteurs de la haute-juſtice, & infligé des peines infamantes aux miniſtres, il dit: « C'eſt la raiſon, dira-t-on, c'eſt
» la raiſon premiere, celle que nous avons re-
» trouvée, qui, mettant tous les hommes au ni-
» veau devant nos yeux, nous engage à recevoir,
» en pleine aſſemblée nationale, l'hommage des
» exécuteurs de la juſtice, comme celui de tous
» les autres citoyens, & à traiter avec la même
» ignominie les miniſtres du monarque & les
» plus vils criminels. Voilà, ſans doute, où peu-
» vent conduire toutes ces abſtractions qui ſer-

» vent de rudimens aux législateurs de la France,
» on les prend pour des découvertes nouvelles,
» & ce sont uniquement des principes élémen-
» taires qu'on a dépouillés de toutes leurs idées
» accessoires; & ces idées que l'on met à l'écart,
» étoient le résultat des lumieres de l'expérience,
» du sentiment des convenances, & des aperçus
» du génie ».

C'est ainsi qu'après avoir arraché les plumes du paon, on pourroit le présenter à la foire comme un animal inconnu.

« L'on a su de tout temps que les exé-
» cuteurs des hautes œuvres étoient membres
» de la société ; mais l'esprit a conseillé de
» les tenir dans l'avilissement, afin que cet avi-
» lissement accrût la partie morale des supplices,
» & diminuât l'affreuse nécessité des peines phy-
» siques.

» On a su de tout temps que les ministres
» étoient de simples citoyens ; mais l'esprit a
» conseillé d'accroître leur considération de toutes
» les manieres, afin que cette partie morale du
» pouvoir d'administration rendît plus rare la
» nécessité de recourir aux voies de contraintes
» & aux moyens de rigueur.

» C'est en arrêtant son attention sur ces idées,
» susceptibles d'une infinité d'extensions, que

Digitized by Google

» l'on auroit vu l'inſuffiſance des abſtractions pour
» le gouvernement d'un empire. Ces prétendues
» vérités originaires ſont les quartiers de roche
» que l'on extrait des carrieres ; jamais un ar-
» chitecte ne s'en eſt ſervi avant d'y avoir ap-
» pliqué l'équerre & le ciſeau ».

Ah ! que je regrette de ne pas citer le touchant récit que fait M. Necker du bonheur qu'il éprouva en obtenant à l'hôtel-de-ville la grace de M. de Béſenval ! Que je regrette de ne pas tranſcrire auſſi ces utiles réflexions ſur l'organiſation du pouvoir adminiſtratif, dont aucun eſprit de parti ne peut récuſer l'évidence ! Que je regrette de ne pas rapporter le récit des ſollicitudes & des efforts ſans exemple qu'il conſacra à préſerver Paris d'une horrible famine ! Que je regrette enfin de ne pas extraire en entier le livre où tant de ſentimens généreux envers le roi dans ſon malheur, envers ſes ennemis les plus mortels & ſes amis les plus ingrats, éclatent à chaque page !

Ah ! je trouve dans cet ouvrage les idées & les ſentimens que je crois la ſeule & véritable ſource de la proſpérité publique, mais moins courageux que M. Necker, intimidé par l'eſprit du moment préſent, je ſuis comme tant d'hommes honnêtes & foibles, qui apprendroient qu'ils ſont les plus forts, s'ils oſoient ſeulement ſe nommer.

Je gémis, je crois, & je me tais. Cependant j'oppoſe à ceux qui voudroient reprocher à M. Necker de ne pas être reſté le défenſeur de cette liberté qu'il a fait naître en France, ces paroles ſi remarquables.

« J'entends ce que dit un parti. On ne peut » excuſer la ténacité, l'ardeur ſuivie que j'ai miſe » au raſſemblement des états généraux. L'embarras des finances en avoit fait naître l'idée; » mais puiſque je me croyois en état de ſurmonter » les difficultés dont on s'étoit effrayé trop légerement, la qualité de miniſtre du roi m'impoſoit l'obligation d'écarter un projet conçu » dans les alarmes, & dont les ſuites ne pouvoient manquer d'être dangereuſes pour l'autorité du prince.

» Je ne diſſimule point l'objection, comme » on peut le voir, mais je crois pouvoir y répondre ».

« On oublie d'abord que dans tous les temps » un miniſtre a réuni différens devoirs. Je ne » penſe point que ſa qualité, ſes fonctions l'obligeaſſent, même dans l'ancien ordre des choſes, à fixer toute ſon attention ſur l'autorité » du monarque, & à défendre cette autorité » dans toutes les acceptions & dans toutes les » applications que des préjugés ou des uſages

» abuſifs

» abuſifs avoient introduites. Un miniſtre hon-
» nête homme pouvoit avec fidélité ſe tranſ-
» porter dans les ſentimens qui appartiennent à
» un monarque vertueux, & en faire la regle de
» ſa conduite. Il le pouvoit d'autant plus que,
» n'étant point lié par un engagement indiſſo-
» luble, le prince étoit le maître de déplacer ſa
» confiance au moment où le caractère & les
» opinions de celui dont il avoit fait choix pour
» le ſervir, ne s'accordoient pas avec ſes deſ-
» ſeins & ſes volontés. Un miniſtre n'agiſſoit
» point hors du roi, mais placé près de lui &
» recevant ſes ordres, il étoit appelé à éclairer
» ſa juſtice, à diriger ſes inclinations, & à le
» faire jouir de la premiere des faveurs du
» trône, de la félicité des peuples & de leurs
» touchantes bénédictions. Ce ſeroit donc une
» grande erreur de penſer qu'autrefois le ſeul
» devoir d'un miniſtre étoit de veiller ſur le
» maintien de l'autorité royale : car s'il avoit
» à s'occuper de la promptitude de l'obéiſſance,
» la ſageſſe des commandemens ne pouvoit lui
» être indifférente, & comment voudroit-on
» qu'aucun ſentiment civique ne fût permis aux
» miniſtres du prince, & ne dût ſe mêler à
» leurs conſeils ? Ils auroient donc été contraints
» à faire l'offrande de la plus noble vertu, au

» moment où ils venoient ſeconder par leurs » travaux l'auguſte chef de l'état & le premier » gardien des deſtins de l'empire. Ceux qui » dans un parti veulent interpréter de cette » maniere les anciennes obligations des ſerviteurs » du roi, ont donc oublié qu'eux-mêmes au- » roient couvert de leurs mépris celui d'entre » les miniſtres qui, en ſervant le monarque, » eût négligé ſes devoirs envers la nation. Ils » vouloient bien tous être ſoignés & dans leurs » intérêts particuliers & dans leurs prétentions » fédératives ; mais à part ces exceptions, ils » applaudiſſoient plus que perſonne à tous les » traits de la vertu courageuſe d'un miniſtre » citoyen, ſeulement peut-être ils le faiſoient » avec plus de goût, lorſque l'introduction » des principes ſévères ſe trouvoit encore à » quelque diſtance de leur générale applica- » tion.

» Sans doute, ainſi que je l'ai déclaré moi- » même aux états généraux, ainſi que je l'avois » fait connoître antérieurement au roi & à ſon » conſeil, l'ordre des finances pouvoit être ré- » tabli ſans l'intervention d'une aſſemblée na- » tionale & ſans recourir à de nouvelles impo- » ſitions. Mais je conſidérois ſous un plus haut » aſpect le rétabliſſement des états généraux, &

» ce n'étoit pas au beſoin du tréſor public, ce
» n'étoit pas à une ſeule diſpoſition générale
» que je rapportois cette grande penſée. J'avois
» connu mieux que perſonne combien étoit
» inſtable & paſſager le bien que l'on pouvoit
» faire ſous un gouvernement où les principes
» d'adminiſtration changeoient au gré des mi-
» niſtres, & les miniſtres au gré de l'intrigue.
» J'avois obſervé que dans le cours paſſager de
» l'adminiſtration des hommes publics, aucune
» idée générale n'avoit le temps de s'établir,
» aucun bienfait ne pouvoit ſe conſolider. Auſſi
» voyoit on depuis long-temps & au milieu des
» richeſſes nationales, un diſcredit deshonorant,
» & au milieu des impoſitions les plus diverſes
» & les plus multipliées, l'embarras perpétuel
» des finances, & au milieu de la miſere du
» peuple les libéralités les plus inconſidérées, &
» au milieu des lumieres progreſſives du ſiecle,
» les anciens préjugés en commerce & en legiſ-
» lation, & au milieu des ſentimens genereux
» qui élevent les hommes à l'amour de la liberté,
» les actes d'autorité les plus arbitraires, &, par
» une ſingularité remarquable, près de ce pou-
» voir abſolu on apercevoit continuellement
» la réſerve la plus timide & la crainte de tous
» les obſtacles, lorſqu'il étoit queſtion d'opérer

» le bien par des diſpoſitions nouvelles ou des
» moyens encore inconnus.

» Enfin l'exemple d'un peuple voiſin, heureux
» & floriſſant à l'abri d'une conſtitution où les
» lumières & les volontés générales de la nation
» étoient conſtamment dirigées vers les intérêts
» communs de l'état ; cet exemple & beaucoup
» d'autres conſidérations ramenoient habituelle-
» ment l'attention vers les précieux avantages
» qui pouvoient naître du rétabliſſement des
» états généraux ; & l'eſprit du temps, le vœu
» de la France animoient & ſoutenoient cette
» eſpérance. Auſſi jamais perſpective plus agréa-
» ble ne fut preſentée à la nation, elle s'offroit
» à l'imagination comme un terme de repos &
» de bonheur, après de longues alarmes. Le
» royaume, fatigué de la viciſſitude continuelle
» des principes du gouvernement, déſiroit de
» voir enfin établis, & d'une maniere durable,
» un juſte rapport entre les revenus & les dé-
» penſes, un prudent emploi du crédit, une ſage
» diſtribution des impôts, un plan général de
» bienfaiſance publique, un ſyſtême éclairé de
» légiſlation, & par deſſus tout, une garantie
» conſtitutionnelle de la liberté civile & de la
» liberté politique. Le miniſtre le plus habile,
» qui, à la place de cette heureuſe & magnifique

» attente, ſe fût réduit par amour-propre à faire
» jouir l'empire françois de l'effet paſſager de ſes
» talens, eût paru vouloir ſubſtituer un feu d'arti-
» fice à la lumiere féconde, à la chaleur conſtante
» des rayons du ſoleil, & ſa folle préſomption
» l'eût rendu coupable envers la nation & envers
» les ſiècles.

» Je vois comme un autre les reproches que
» l'on peut faire à l'aſſemblée nationale ; mais
» je connois auſſi les grands biens qui lui ſont
» dus. D'ailleurs ce premier élève de l'opinion
» publique ſera, quand il le faudra, redreſſé
» par elle ; ſon maître le reprendra d'avoir été
» ſi preſſé de paroître & d'avoir eu trop de
» confiance dans le premier jet de ſon eſprit ;
» il ordonnera que ſes fautes ſoient réparées par
» la ſeconde législature, & celle-ci verra de
» même ſes idées perfectionnées par les aſſem-
» blées qui ſuivront ; mais toutes auront cet
» incomparable avantage, celui qu'aucune autre
» eſpèce de gouvernement ne peut réunir, c'eſt
» d'aller en avant avec l'appui de la nation ;
» c'eſt d'agir toujours dans le ſens du vœu gé-
» néral ; c'eſt d'avoir des forces proportionnées
» à l'étendue de leur tâche, c'eſt de n'avoir pas à
» compter avec les obſtacles, enfin, & cette der-
» niere prérogative eſt bien grande, c'eſt d'obte-

» nir crédit juſques aux événemens, & d'accélérer
» par tous ces moyens les leçons de l'expérience.
» Auſſi, je n'en doute point, dès que l'ordre &
» le mouvement régulier de l'autorité ſe réuni-
» ront à l'immenſité de connoiſſances & d'obſer-
» vations dont les aſſemblées nationales devien-
» dront le centre, tous les abus ſeront ſucceſſi-
» vement détruits, & la France, ce grand &
» ſuperbe royaume, débarraſſé de ſes ronces &
» de ſes épines, ſera, pour ainſi dire, enſemencé
» de nouveau, & recueillera chaque jour les heu-
» reux fruits d'une nouvelle culture ».

J'oppoſe à ceux qui, condamnant avec quelque apparence de vérité des expreſſions trop piquantes & peu faites pour ſervir d'armes à celui pour qui ſes bienfaits & notre ingratitude étoient la maſſue d'Hercule, je leur oppoſe, s'ils vouloient trouver M. Necker injuſte dans ſes reproches ou timide dans ſes craintes, la ſuperbe concluſion de ſon ouvrage, les dernières penſées ſur leſquelles ſon cœur a joui de ſe repoſer.

« Ah ! je l'eſpère, il eſt temps encore pour
» elle d'arriver au bonheur ! il eſt temps encore
» pour elle de ſe livrer à de juſtes eſpérances !
» Cette France, ce beau royaume eſt encore là
» dans ſon entier ; un ciel pur & ſerein couvre
» encore ſon vaſte horiſon, un air bienfaiſant,

» un ſouffle tempéré y répandent par tout leurs
» douces influences, une terre féconde, une
» terre bénite ouvre encore ſon ſein avec amour
» aux laborieux efforts d'un vigilant agriculteur,
» qui tous les ans y cherche de nouveaux treſors,
» les mers viennent encore mouiller ſes rivages
» & lui apporter, en échange de ſon ſuperflu,
» les diverſes richeſſes des autres contrees; le
» même eſprit enfin, la même activité, entre-
» tiennent encore l'émulation de ſes induſtrieux
» habitans, & par tout on voit quelques flam-
» mes de ces nombreux ſignaux de proſpérité
» qui ont ſervi ſi long-temps à diſtinguer un
» pays fortuné, l'ancien favori de la nature.
» Que ces ſouvenirs, que ces idées conſolantes
» adouciſſent nos ames & calment nos paſſions;
» & lorſque tant de bienfaits nous appellent à
» la reconnoiſſance, n'y mêlons pas ces ſenti-
» mens de haîne qu'une longue ſuite de malheurs
» pourroit à peine excuſer. Ah! la paix &
» l'union! la paix & l'amour entre les enfans de la
» même patrie! & que chacun, pour arriver à
» ce terme, faſſe quelques ſacrifices! Vous qui,
» par un exemple unique dans les annales du
» monde, avez cru pouvoir mettre aux voix
» la juſtice, la compaſſion, la bonté, & juſques
» aux ſentimens de la confiance, tendez enfin

» une main fraternelle à ceux que vous avez
» pourſuivis ſi rigoureuſement, ne regardez pas
» avec négligence le déſeſpoir de cent mille
» familles, vos aînées, au moins par l'ancien-
» neté non interrompue de leurs ſervices envers
» l'état, adouciſſez l'effet des atteintes que vous
» avez portées à leurs propriétés & à tous les
» droits qui compoſoient leur heritage; & entre
» les différentes égalités dont vous êtes épris,
» n'oubliez pas celle du bonheur, la plus réelle
» de toutes. Vous n'avez voulu agir que par
» la force & par la contrainte, & vous avez
» ainſi créé toutes les reſiſtances qui naiſſent de
» la fierté du caractere, celles-là cependant chez
» tous les hommes, & chez les françois en
» particulier, ſont les plus difficiles à vaincre.
» Vous avez irrité par des formes impérieuſes
» ceux que vous avez rendus malheureux, &
» comme ſi vous euſſiez été jaloux de leurs ſen-
» timens de généroſité, vous ne leur avez pas
» menagé le moyen d'y céder d'une maniere
» honorable. Vous avez toujours parlé au nom
» de la loi, mais d'une loi que vous avez faite,
» mettez quelque prix auſſi à celle qui a fondé
» les empires, à celle que les conquérans eux-
» mêmes ont reſpectée, à cette loi de ſageſſe
» & d'équité, qui, prenant les hommes dans

» l'état où ils ſont, tend à rapprocher toutes les
» claſſes de citoyens par leurs divers intérêts
» & par la variété de leurs rapports. On eût dit,
» à votre empreſſement de tout renverſer dans
» un temps donné, que vous étiez des députés
» d'un autre monde planétaire, & que, forcés
» d'y retourner à jour fixe, & devant remporter
» avec vous les idées de juſtice & de raiſon,
» vous vous trouviez dans la néceſſité de tout
» entreprendre, de tout arranger avant votre
» départ, & de nous donner à la hâte des lois
» pour la durée des ſiecles. Mais rien de tout
» cela n'exiſte; vous êtes des hommes de cette
» terre, des hommes paſſagers comme nous, des
» hommes élevés à la même école, à celle du
» temps & de l'expérience, & qui recevrez en-
» core tous les jours de nouvelles inſtructions.
» Ceux qui vous ſuivront vous paſſeront en
» ſcience, comme vous-mêmes en avez paſſé
» d'autres. Soyez donc timides & circonſpects
» dans la réviſion que vous allez faire de vos
» différens décrets. Ne perdez pas de vue que
» c'eſt au ſein des diviſions, au milieu des
» paſſions de tout genre, que vous avez com-
» poſé la légiſlation de la France. Votre ouvrage
» a dû ſe reſſentir de ces circonſtances, l'Europe
» le voit, l'Europe en juge auſſi: ne ſoyez donc

» pas ſeuls à y donner une confiance ſans bornes.
» Ne décernez le nom, le grand nom d'im-
» muable qu'à un petit nombre de baſes, à celles
» qui ſont évidemment néceſſaires pour le bon-
» heur des nations & pour le maintien d'une
» ſage liberté.

» Conſidérez tous les motifs puiſſans qui vous
» y convient, jugez au fond de votre conſcience
» ſi vous avez eu conſtamment une opinion libre
» & indépendante, examinez ſi vous avez été, au
» milieu des mouvemens de Paris, tels que vous
» vous ſeriez trouvés dans l'aſile du ſage & dans
» une retraite écartée où vous n'auriez eu pour
» guides que vos ſentimens & vos propres pen-
» ſées; examinez encore ſi nul retour ſur vous-
» mêmes n'eſt venu vous déranger de la route
» que vous auriez ſuivie au nom du bien pu-
» blic; faites le compte ſecret des ſéductions
» qui vous ont été préſentées, & le déſir de la
» réputation, & l'eſpoir de la gloire, & les
» charmes habituels de la louange, & les idées
» confuſes d'une ambition vague, & tant d'autres
» conſidérations perſonnelles; réfléchiſſez enfin ſi
» vous n'avez pas eu plus ſouvent les regards
» fixés ſur l'étroite galerie de votre amphithéâtre,
» que ſur l'eſpace immenſe où la poſtérité prendra
» place.

» Et quand vous aurez fait ce recenſement,
» jugez vous-mêmes, ſi vous voulez, ſi vous pou-
» vez vous rendre garans à vous ſeuls envers les
» générations ſuivantes, de toutes les lois que
» vous leur avez faites ſous le nom irrévocable
» de conſtitutionnelles; examinez ſi, ſans aucun
» acte ſpécial de tutelle à vous remis par les gé-
» nérations precedentes, vous avez pu changer
» en entier & bouleverſer de fond en comble
» l'héritage qui appartient par ſubſtitution aux
» races futures, & le leur tranſmettre en cet état,
» ſous la ſeule caution de votre génie. Enfin lors
» même que vous borneriez vos regards & vos
» inquiétudes au temps préſent, ne perdez pas
» de vue qu'il eſt des difficultés prochaines dont
» vous n'avez pas encore aperçu les commence-
» mens; ſongez au deſir qu'auront vos ſucceſſeurs
» d'être remarqués à leur tour, ſongez à l'influence
» des divers amours-propres que vous avez mis en
» activité, ſongez à l'accroiſſement inſenſible du
» bruit des mécontens, à meſure que les hommes
» prudens ſe permettront d'élever leurs voix, &
» que les timides l'oſeront, enfin ſongez au carac-
» tere d'une nation qui n'eſt forte & conſtante
» qu'en avançant ou en s'élevant, & qui cherche
» un autre but, un autre mouvement, quand elle
» touche aux termes de ſes premiers vœux.

» C'eſt une ſituation bien favorable que celle » où l'on n'a plus beſoin que de prudence & de » moderation, que celle où, pour aſſurer ſes » triomphes, il ſuffit de les circonſcrire, & où, » pour conſolider ſon empire, il ſuffit de lui » marquer des limites. Ne vous reſtera-t-il pas » aſſez de gloire, & ſur-tout aſſez de bonheur, » ſi tant d'excellentes inſtitutions que l'on pourra » rapporter à votre zele & à vos travaux, ſurvi- » vent à l'agitation de nos premieres paſſions, & » ſi l'on recueille en paix, après vous, les fruits » de vos généreuſes ſemences? Faites que les » regrets des uns, que les larmes des autres, que » les defiances & les craintes de tous viennent » enfin à ceſſer, & l'on relevera, d'un commun » accord, tout le bien dont on vous eſt redeva- » ble. Ce n'eſt pas d'une approbation implicite & » craintive dont l'aſſemblée doit être jalouſe; il » n'eſt point de tyran, il n'eſt point d'uſurpateur » qui n'en ait obtenu de pareilles au temps de ſa » puiſſance, & ſi Tamerlan, après ſes victoires, » avoit exigé qu'on lui jurât qu'il étoit le prince » le plus doux & le plus clement de la terre, il » auroit obtenu ce ſerment avec la plus grande » facilité; & Bajazet l'auroit ſigné lui même à tra- » vers les barreaux de ſa cage.

» Ce n'eſt pas à de pareilles déférences que

» l'aſſemblée doit borner ſon ambition, elle a fait » aſſez de choſes dignes de louange, pour aſpirer » à des hommages éclairés, & pour tolérer que » le vœu pur de la nation ſe faſſe entendre après » elle.

» Ce vœu par, ſans doute, eſt difficile à con- » noître, car ce n'eſt pas au milieu des paſſions » les plus ardentes, ce n'eſt pas aux premiers mo- » mens d'une grande révolution, ce n'eſt pas ſur- » tout au milieu d'une ville où la licence interdit » la liberté, qu'on peut diſcerner les ſouhaits per- » manens & les ſentimens de durée; mais je crois » qu'il dépend de l'aſſemblée, je crois qu'il dé- » pend ſur tout de pluſieurs de ſes députés de » calmer inſenſiblement les eſprits, & d'appro- » cher ainſi les opinions du point de modération » auquel elles ſeront amenées par la ſeule force du » temps.

» On doit déſirer auſſi que les mécontens » n'éloignent pas eux-mêmes le triomphe de la » raiſon, ſoit par leur conduite au dedans du » royaume, ſoit par leurs agitations au dehors. » Ils n'ont pas aperçu de quelle force eût été dans » leur cauſe une contenance noble & ſereine, & » ce ſilence majeſtueux de l'opprimé, qui a ſouvent » aecable l'orgueil de l'oppreſſeur, mais ils devoient » ſavoir au moins que pluſieurs de leurs déman-

» ches ont ſervi les vues de ceux qui ont beſoin
» des apparences de danger pour ſoutenir à la fois,
» & leur crédit, & leurs opinions extrêmes, & leurs projets inconnus.

» Je ne demanderois pas à des hommes offenſés
» de tant de manieres, je ne leur demanderois
» pas de revenir en France ſous le regne de la
» préſente légiſlature; ils ont trop ſujet de s'en
» plaindre, & dans les formes, & dans les choſes
» réelles. Ainſi, lorſqu'ils diroient: Nous atten-
» drons, pour céder aux circonſtances, que la
» nation s'explique par un autre organe, on
» appercevroit, dans cette conduite, quelque
» choſe dont toutes les ames fieres auroient
» le ſentiment; & ce qu'on entend mieux
» encore, c'eſt comment ils ne fléchiſſent pas
» ſous les peines pécuniaires auxquelles on a eu
» l'impolitique de recourir, c'étoit peut être une
» nouvelle offenſe que d'attendre d'eux cette foi-
» bleſſe. Mais s'ils étendoient leur reſſentiment
» juſques ſur la patrie.....; s'ils ne voyoient pas
» tous les maux dont ils ſeroient la malheureuſe
» origine..... Je ne puis le penſer..... Ce
» ſont des bruits menſongers, ce ſont de fauſſes
» terreurs..... Voudroient ils venir en ennemis
» ſur cette terre qui les a vus naître? Dans quel
» lieu pourroient-ils marcher, ſans y fouler aux

Digitized by Google

» pieds la cendre de leurs aïeux, de ces héros de
» la France, péris en défendant le royaume, &
» qui, dans le cours de leur vie, avoient éprouvé
» quelquefois l'ingratitude de leur patrie, ſans
» avoir jamais ceſſé de l'aimer. Ils vous crieroient
» du fond de leurs tombeaux : Arrêtez, arrêtez ;
» ces titres que nous vous avons tranſmis, c'eſt
» par nos vertus & notre courage que nous les
» avons acquis, & ces biens dont vous avez hé-
» rité de nous, nous les aurions ſacrifiés pour
» l'état, s'il eût été néceſſaire. Notre nom qui
» vous reſte vous impoſe les mêmes devoirs. Ils
» vous diroient encore : Ce pays où vous porte-
» riez la guerre n'eſt point à ceux dont vous
» vous plaignez ; il eſt à vous comme à eux ; il
» eſt à vos enfans comme aux leurs, attendez
» avec calme la juſtice du temps ; mais dût-elle
» tarder, dût-elle ne jamais venir, oſez tout
» ſupporter, plutôt que d'avoir un ſeul reproche
» à vous faire.

» Je ne dois pas mêler ma voix à celle que
» je viens de faire entendre ; je n'ai pas le droit
» de parler à ceux qui ne m'aiment point, &
» dans un moment où tant de motifs animeroient
» mon langage, je reſſens péniblement une in-
» juſtice qui retient mon émotion, & arrête
» avec contrainte tous les élans de mon ame.

» Je me permettrai ſeulement d'inviter les » citoyens mécontens à ne pas détourner leurs » regards des biens généraux, des biens éminens » auxquels ils participeront, ſi la paix, ſi l'ordre » ſe rétabliſſent, & ſi des idées de modération » ſuccedent aux premieres paſſions. C'eſt quel- » que choſe pour tous que tant d'abûs détruits; » c'eſt quelque choſe pour tous que ce rempart » inexpugnable oppoſé au retour des anciens » déſordres; c'eſt quelque choſe pour tous que » l'abolition des impôts, conſidérés ſi long temps » comme oppreſſifs, & l'affranchiſſement de cette » multitude d'entraves, nuiſibles à la circulation » & à l'accroiſſement des richeſſes nationales; » c'eſt auſſi quelque choſe, c'eſt un bonheur » pour tous que la réunion des diverſes parties » de l'empire ſous les mêmes lois, & cette » parité d'intérêts qui devra déſormais prévenir » leurs anciens motifs de jalouſie; ſur tout c'eſt » un bonheur pour tous que l'aveu général » & l'affermiſſement invariable des principes » garans de la liberté civile & politique; enfin » c'eſt un bonheur, un grand bonheur pour » tous, & un bonheur en partage avec les géné- » rations à venir, que cette autorité aſſurée au » vœu national, & cet appel éternel de toutes

» les

» les connoiſſances & de toutes les lumieres au
» grand ouvrage du bien public.

» Certainement nous ſommes, dès à préſent,
» environnés de tous les élemens qui peuvent
» former un gouvernement proſpere, il ne faut
» plus que les réunir, que les amalgamer en-
» ſemble avec convenance, & les ſoumettre en-
» ſuite à l'épreuve du temps. Ainſi, pourvu que
» nous ne cherchions pas a entretenir la confu-
» ſion, nous pouvons encore eſpérer de faire
» un jour envie au reſte de la terre. Mais ſi la
» confiance inconſidérée des uns, les haînes &
» les violences des autres, les vanités de tous
» viennent faire tumulte au milieu de nous, &
» nous empêcher d'écouter les leçons de la ſa-
» geſſe, nous verrons de près le terme de nos
» vœux, ſans être jamais sûr d'y atteindre.

» Défions nous des amis cachés du deſpotiſme,
» mais défions-nous auſſi de ceux qui ſe ſervent
» du nom de la liberté pour exciter un aveugle
» enthouſiaſme, car nous ne ſavons pas ce qu'ils
» veulent faire d'un mouvement de ce genre. Ils
» ignorent encore eux-mêmes le genre d'auto-
» rité dont ils déſirent la conſervation, & plu-
» ſieurs ſouhaiteroient peut-être que tout fût re-
» mis en commun, que tout fût replacé dans
» l'état de nature, afin de ſe ſaiſir d'une meil-

» leure part que celle dont le haſard de la for-
» tune les a favoriſés. On eſt véritablement
» effrayé, en cherchant à préſager le dernier de-
» gré de la déſorganiſation civile, politique, mo-
» rale & religieuſe, auquel des génies dangereux
» ou des eſprits déſordonnés voudroient inſenſi-
» blement nous conduire. Ils auront, n'en dou-
» tons point, un abus à dénoncer, une épouvante
» à donner, juſqu'à ce qu'ils aient amené le ni-
» vellement le plus abſolu des hommes & des
» choſes; & s'ils avoient la hardieſſe des Titans,
» parvenus à renverſer le royaume, ils ſe ſervi-
» roient de ſes débris pour eſcalader le ciel; & là,
» s'ils le pouvoient, après avoir égaliſé l'action
» des élémens, après les avoir confondus, après
» avoir rompu les liens qui retiennent la fureur
» des vents, ils jouiroient un moment du bou-
» leverſement général de l'univers.

» Helas! nous voyons de toutes parts leur
» ouvrage, & nous devons en pleurer, la confu-
» ſion nous environne, & nous ne ſavons pas
» encore ſi nous pourrons échapper aux malheurs
» dont elle eſt l'origine. Ah! vous qui deviez
» être nos ſages, & qui l'avez été quelquefois,
» comment n'avez-vous pas mieux calculé l'effet
» des differentes paſſions? comment n'avez-vous
» pas obſervé leur marche agreſſive, & leurs en-

» vahiſſemens journaliers ? Semblables, je le
» crains, au Philoſophe Archimede, tandis que
» vous cherchiez la ſolution de vos problêmes
» théoriques, tandis que vous étiez occupés à
» tirer des conſéquences de ce que vous appeliez
» le *principe*, vous ne vous êtes pas aperçus que
» les ennemis étoient dans vos murs, & que la
» ville étoit priſe.

» Rien de ſi beau que de rendre les hommes
» uniquement dépendans de la loi ; car elle n'a
» ni favoris, ni partialité, ni foibleſſe ; mais
» cette ſoumiſſion, il la faut demander à une
» multitude ignorante, aveugle & malheureuſe,
» & qui voudroit tirer tous les jours à la grande
» loterie des changemens & des ſubverſions. Il eſt
» aiſé de l'avoir pour ſoi, tant qu'on lui parle
» d'innovations, mais quand le moment eſt venu
» où il faut garder & maintenir quelque choſe,
» c'eſt alors que les difficultés commencent. Et ſi
» l'on avoit cherché l'appui de cette multitude
» pour tout renverſer, comment la ramèneroit-
» on ſubitement à tout reſpecter? Et ſi l'on avoit
» permis à tous les génies malfaiſans de la tromper,
» comment la ramèneroit-on facilement aux no-
» tions de la vérité? Ah! venez au ſecours de la
» choſe publique, & montrez-vous enfin pour no-
» tre aſſiſtance, vous tous qui réuniſſez à des ſen-

» timens civiques, un eſprit droit & un caractere
» modéré; haſardez-vous inſenſiblement à de-
» venir nos miniſtres de paix & les negociateurs
» de la felicité publique, choiſiſſez le moment
» propice pour réuſſir dans cette vertueuſe en-
» trepriſe; indiquez alors aux uns ce qu'ils doi-
» vent ſouffrir, & aux autres ce qu'ils doivent
» céder. plénipotentiaires honorables de la raiſon,
» & accrédités par elle, faites valoir ſes droits
» & ſon autorité, & travaillez à former cette opi-
» nion, la ſouveraine du monde & le guide
» des legiſlateurs eux mêmes. Mêlez vous à toutes
» les aſſemblées publiques, non pour heurter,
» non pour offenſer les paſſions dominantes, mais
» pour temperer avec prudence les idées exagé-
» rées, mais pour contrebalancer un peu le pou-
» voir de ceux qui entraînent les eſprits par la
» ſeule puiſſance de leur caractere. Vous aurez
» déjà beaucoup fait ſi vous pouvez parvenir à
» rétablir la réputation de la ſageſſe, & ſi vous
» pouvez lui gagner quelques amis, ou obtenir
» du moins qu'il y ait ſûreté pour elle. Vous
» aurez déjà beaucoup fait, ſi vous pouvez
» commencer un traité d'union, ſi vous pouvez,
» pour ainſi dire, ouvrir des conferences entre
» l'ordre & la liberté, entre la popularité & la
» juſtice, entre les ſyſtêmes exageres & les vieilles

» leçons de l'expérience, entre le contentement
» des uns & l'entiere ſatisfaction des autres, entre
» les reſſentimens de l'eſprit de parti, & l'oubli
» général qu'excite l'interêt public. Ne vous laiſſez
» point effrayer par les contrariétés auxquelles
» vos efforts ſeront ſoumis. Le moral des hommes
» a ſes tempêtes comme la nature phyſique, mais
» l'eſpérance renaît après les alarmes ; les orages
» de la liberté paſſeront, & elle nous reſtera,
» nous la garderons avec ſes bienfaits. Nous la
» garderons comme nous l'avons déſirée, non
» pas pour le triomphe de quelques-uns, mais
» pour le bonheur de tous, car ce bonheur, ce
» bonheur général eſt la ſeule garantie durable,
» l'unique ſauve-garde certaine des établiſſemens
» humains, & c'eſt à le conſolider, c'eſt à l'ac-
» croître par des moyens juſtes & raiſonnables,
» que notre ſcience eſt deſtinée. Vous donc qui
» aimez la liberté dans la pureté de votre cœur,
» vous qui l'aimez ſans art & ſans forfanterie,
» environnez-la de toutes les idées ſenſibles qui
» peuvent la rendre plus chere aux hommes, &
» de toutes les idées exactes qui peuvent lui con-
» ſerver l'appui de la raiſon. Ah ! qu'après tant
» d'agitations, la France voie enfin le terme de
» ſes inquiétudes ! Ah ! qu'ils arrivent enfin ces
» jours ſi deſirés, ces jours de paix & de con-

» tentement univerſel, ces jours qui ſeront le
» commencement d'une longue & mémorable
» ſuite de proſpérités ; mon cœur s'y reunira,
» mon cœur en jouira de toutes les manieres,
» & à ce premier ſentiment il m'eſt permis, je
» crois, de mêler une autre penſée. L'époque
» du bonheur des nations eſt auſſi le temps de
» leur juſtice ; car ce bonheur ne peut exiſter,
» ne peut être aſſis ſur des baſes durables qu'après
» la diſparition de toutes les idées menſongeres,
» après la fuite honteuſe de tous les vices. J'at-
» tendrai donc cette époque pour être jugé de
» nouveau, & juſques-là, je laiſſerai paſſer tous
» ces favoris de la fortune, tous ces vainqueurs
» de la morale, triomphateurs éphemeres, &
» dont les chars glorieux ſe briſeront avant d'arri-
» ver aux premieres ſtations, avant d'avoir fait
» les premieres journées ſur la route éternelle
» du temps ».

Mais qu'oppoſer à ceux qui ne connoiſſent dans les ſentimens que la haîne, dans les idées nouvelles que la deſtruction des anciennes, & qui ſe placent toujours à ce poſte d'attaque, moins dangereux, moins difficile qu'une ſimple défenſe du meilleur des hommes, ou de la plus ſage des inſtitutions ? que leur oppoſer ? Le temps & le

malheur, dont les leçons triſtement combinées éclairent ceux qu'un ſentiment plus rapide & plus fort n'attache pas à la vertu, à l'humanité, à la reconnoiſſance, avant d'avoir encore appris leurs rapports avec l'intérêt perſonnel. L'un des plus grands bienfaits de la providence fut de donner le ſentiment à l'ame, comme l'inſtinct à la nature phyſique, dont les mouvemens plus prompts que la réflexion, préſervent l'homme du danger, avant même qu'il ait eu le temps de le connoître. Oui, rien n'eſt plus dangereux en effet que le mépris des idées qui conſtituent l'ordre & le maintien de tous les liens de la ſociété. Il a paru ſimple de ſe montrer ingrat envers M. Necker, perſonne ne le défendoit, pourquoi donc auroit-on craint de l'attaquer ? Eh bien, vous, chefs du parti populaire, qui prétendez tous à notre reconnoiſſance pour des bienfaits divers, je vous le dis, vous avez préparé de vos propres mains notre indifférence & notre oubli. Quelques-uns de vous pourront mourir au milieu de nos agitations, & recevoir, ou l'hommage de la terreur, ou celui qu'il entrera dans nos vues politiques de vous décerner ; mais ſi vous ſurvivez à nos calculs & à nos craintes, ne venez pas nous demander un tribut à la ſeule reconnoiſſance ; ne venez pas nous le demander, tant

que vous aurez laiſſé ſubſiſter le monument d'ingratitude dont vous avez fourni les matériaux à l'éloquence vengereſſe de M. Necker.

Ce 10 *mai* 1791.

A Paris, de l'imprimerie de DEMONVILLE, rue Chriſtine, n°. 12. 1791.

00580273O